

Isabelle
Duquesnoy

La Pâqueline
ou les mémoires
d'une mère monstrueuse

UNE HÉROÏNE
QUE VOUS ALLEZ ADORER
DÉTESTER



Éditions
de La Martinière



La Pâqueline
ou
les mémoires
d'une mère monstrueuse



DU MÊME AUTEUR

Romans

La Redoutable Veuve Mozart

Éditions de La Martinière, 2019

L'Embaumeur, ou l'odieuse confession
de Victor Renard

Éditions de La Martinière, 2017

et « Points », n° P4813, 2018

(Prix du Roman Saint-Maur en Poche, 2018)

(Prix Passeurs d'encre, Bayeux, 2018)

Apprentie geisha, journal d'Ayami

Gallimard Jeunesse, 2014

Anne, fiancée de Louis XIII

Gallimard Jeunesse, 2012

Li Mei, suivante dans la Cité interdite

Gallimard Jeunesse, 2011

Constance, fiancée de Mozart

Gallimard Jeunesse, 2009

(Prix Ados 2012, Deauville)

Les Confessions de Constanze Mozart

tome I, Plon, 2003

et « Points Grands Romans », n° P2762, 2012

Isabelle Duquesnoy

La Pâqueline

ou

**les mémoires
d'une mère monstrueuse**

**Éditions
de La Martinière**

Ouvrage publié sous la direction de Françoise Samson

ISBN : 978-2-7324-9264-3

© 2021 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'enfant haï ne sera jamais beau.
Bonum spacium, manuscrit du xiv^e siècle.

I

Maudite fin d'année 1798.

Il y avait eu d'abord l'insupportable humiliation, le procès de Victor, son fils : onze jours d'audience à l'écouter la calomnier, la décrire mauvaise mère, nuisible, et prétendre que c'était elle qui l'avait conduit sur le chemin de l'horreur.

Elle ne s'était jamais sentie responsable du crime de son garçon pourtant, d'ailleurs les juges et la police ne l'avaient pas inquiétée. Mais la déchéance de son rejeton l'avait salie autant qu'elle l'avait rendue célèbre. Dès le premier jour de l'affaire, on avait chicoté sur son passage : « C'est Pâqueline Renard, la mère de l'embaumeur, celui qui s'est fait surprendre en train de foutre un cadavre. »

Alors, elle courbait l'échine dans la rue, baissant les yeux devant ses voisins ; elle murmurait « je rentre chez moi » car, à cette époque, elle avait encore un logement. Mais une troupe de garnements lui avait jeté des cailloux, brisant ses carreaux de cuisine ; ses volets restaient fermés tout le jour, le vitrier ayant refusé de

réparer sa fenêtre. Elle se couchait avant la tombée de la nuit, entre ses draps rêches, accablée de honte et les doigts blancs de convulsions.

Autrefois, sa maison leur rapportait quelques revenus : l'étage était occupé par des locataires, un couple de frotteurs de parquet. Des gens d'apparence honnête, qui avaient déménagé sans la payer, rebutés par les ragots accablant son fils. Le logement de la famille Renard était jaloué depuis des années ; Johann, le mari, avait construit sous les combles un cabinet d'aissances, dont le tuyau d'écoulement très pentu finissait dans le poulailler. Un véritable luxe, équipé d'un broc d'eau et de feuilles de laurier séchées pour s'essuyer le derrière ; le feuillage racorni était désagréable, mais Pâqueline et son fils n'osaient s'en plaindre.

— Le laurier parfume la culotte ! répétait Johann Renard.

Mais le cher mari était mort depuis plusieurs années déjà, éventré jusqu'au menton par un soc de charrue. La tripe fumante renversée dans la glaise, son corps égarri escorté d'une colonne de mouches furieuses.

Pâqueline, veuve de quelques heures, avait eu la présence d'esprit d'envoyer leur fils quérir l'embaumeur, car on ne pouvait laisser vide le tronc de son époux. Le seau de laurier desséché et quelques pelotes de crin de cheval avaient rendu au buste éviscéré et suintant la courbe de ses années de vinasse. Avec cette tragédie le jeune Victor, sans le savoir, découvrait le métier d'embaumeur qui, plus tard, fit sa gloire et provoqua aussi sa chute, puis son emprisonnement.

Désormais, son fils unique jeté dans une geôle bien

gardée, Pâqueline pensait vivre ses dernières années de veuvage en paix, chérissant le souvenir de son défunt, l'homme bon et silencieux qui l'avait épousée et protégée. Mais protégée de quoi, bon sang ? Bien malin qui pourrait dire pourquoi elle avait été si malmenée par la Providence. Elle savait bien, elle, pour quelle raison son cœur s'était racorni...

Et, comme si elle n'avait pas assez souffert de l'infamie qui avait frappé sa réputation de mère, l'année finissait sur l'incendie de sa maison.

La voilà donc, suffoquant de chagrin et de peur, adossée au soubassement d'un calvaire, réduite à contempler les ruines de sa demeure et de sa vie.

II

Ce funeste soir-là, elle rentrait des vêpres, le bonnet encore humecté des postillons lancés par le curé depuis sa chaire ; il avait fait lecture d'un texte sur le pardon de nos fautes, l'enfer qui nous pend au nez et autres boniments. Pâqueline s'était promis de lui glisser deux mots sur la méchanceté des paroissiens dès qu'il sortirait saluer ses fidèles sur le parvis ; le signe de croix bâclé, le curé s'était appuyé contre sa lourde porte cloutée afin de collecter les invitations de ses ouailles à s'empiffrer gratis. Elle faisait la queue, comme toutes les vieilles bossues de ce cortège, ruminant sa hargne à chaque regard dirigé sur elle.

– Mon père, lui dit-elle enfin, j'ai à vous entretenir.

– Pour dîner ou à souper ?

– Ni l'un ni l'autre. J'ai simplement besoin de vous confier les vacheries que l'on me fait subir depuis que mon mari est mort et que mon f...

– Attendez-moi ici, ordonna-t-il en désignant l'agenouilloir du confessionnal. Je termine mes salutations et je suis à vous.

Elle comprit comment ce ministre de Dieu distribuait bons points et pardons à ses brebis baveuses : un ragoût de fouine, en échange de son indulgence pour une mauvaise action. Une tarte aux nèfles, en absolution d'une galipette dans les fourrés. Son curé avait une grosse bedaine : la paroisse était une pécheresse profitable.

Il ouvrit la porte de son habitacle et la referma derrière lui.

– Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je vous écoute...

– Je n'en peux plus. Je suis montrée du doigt depuis le procès de mon fils, plus personne ne m'adresse la parole, sauf pour m'insulter.

– Il s'est tout de même rendu coupable d'un crime odieux ! s'emporta le prêtre. D'ailleurs, l'Église n'a prévu aucun pardon pour un acte de chair avec un cadavre...

– Mais moi, je ne suis pas coupable, coupa-t-elle, et je crains pour ma vie.

– Vous a-t-on menacée ?

– Un peu. Et les commerçants refusent de me servir. Vous pourriez les sermonner ?

– Qui donc ?

– Eh bien, vos fidèles. Toutes ces vieilles qui baisent l'ourlet de votre soutane n'en sont pas moins de sales corneilles. Ces radoteuses me font peur, à présent que mon fils n'est plus là pour les tenir à distance.

Le prêtre s'étrangla de rire derrière son treillage.

– Vous pensez vraiment que Victor impressionnait la paroisse ? Avec son caractère mollasse et ses petits bras de fillette !?

Mais il se mordit les lèvres, conscient qu'il touchait là un sujet délicat. Il se reprit.

– Placez-vous sous la protection de la Vierge Marie.

– Vous me l'aviez déjà conseillé, lorsque mon mari est mort. Je l'attends toujours. Mais, cette fois, j'ai accroché des chiffons blancs partout pour éloigner Satan...

– Le diable ne rôde pas par ici, voyons.

– Parce que j'ai mis des chiffons blancs ! Vous savez, quand Victor était petit, je jetais des fèves sur son passage pour éloigner le mauvais sort. Mais ça n'a servi à rien et j'en ai eu marre de les ramasser pour faire la soupe. Alors maintenant, j'arroserais bien mes poireaux avec de l'eau bénite, si vous m'en donnez quelques fioles d'avance...

Il toussa dans son mouchoir et l'ouvrit pour observer son crachat.

– Bien, déclara-t-il en repliant les pans d'étoffe, je vais préparer un prêche pour la prochaine messe.

– Et vous les engueulerez, tous ces choucas de malheur ?

– Oui, mais pas trop, prévint-il. Sinon, je ne récolterai que des boutons de culotte à la quête.

– Mon père, pour vous remercier, je vous apporterai de la soupe d'orties.

– Non, merci, grimaça-t-il, j'ai déjà eu ma purge. Allez dans la paix du Christ, ma fille...

Pâqueline était repartie, une fiole d'eau bénite au fond de la poche. Dès dimanche, ce goinfre de curé allait sermonner les foules et c'en serait fini de ses

tracas ; on cesserait de la chicaner. Se félicitant de s'être rendue aux vêpres, elle adressa même des sourires forcés aux gargouilles de sa rue, s'offrit une portion de tourte chez le pâtissier de son quartier et le complimenta sur sa tête de cochon parée de bouquets de persil.

La démarche gaillarde, elle s'amusait du claquement de ses souliers sur le pavé, admirait le ciel et se laissa aller à passer ses doigts dans la chevelure d'un enfant crasseux.

Soudain, dans le crépuscule tiède et sans lune, l'horizon lui apparut orange. Sur l'instant, elle crut voir un signe de la Vierge Marie, un encouragement du bon Dieu à pardonner son gars, un message providentiel lui annonçant que son voisinage s'adoucirait bientôt. Elle trotta en direction de cette lumière éclatante.

Alors, elle comprit en découvrant l'horreur : sa maison était en flamme, sous le regard fasciné d'un attroupement de badauds.

Elle tenta aussitôt de se jeter dans ce brasier pour en sauver quelques restes, mais la foule la retint par le jupon... Pâqueline se débattit, demandant à ces gens s'ils souhaitaient lui porter assistance, ou s'ils se réjouissaient qu'elle fût totalement dépouillée de ses biens. Bientôt, dans un fracas épouvantable, son cabinet d'aisances et le belvédère s'effondrèrent, et tout l'édifice disparut, englouti dans les braises. On la força à s'asseoir sur le soubassement du calvaire, pour regarder le feu dévorant sa vie.

Désormais sans logis ni pension, la veuve Renard,

affligée d'un fils méprisé par tous les bons chrétiens, comprit qu'elle en aurait pour longtemps à divaguer : les nuits solitaires s'annonçaient terrifiantes, entre affaissements de poutres, images de cendres rougeoyantes et puanteurs de chair calcinée.

Le destin venait de la frapper comme la foudre sur un tonneau de rhum, mais il gardait indemne son intime nature : « Le ciel m'a punie d'avoir mis au monde un tracassé, pensa-t-elle. J'aurais dû me jeter d'une falaise lorsque j'étais grosse. »

Au loin, le brasier de sa maison chauffait l'air comme en été. Pétrifiée devant le désastre, elle sanglota si fort et si longtemps que ses larmes eussent pu éteindre l'incendie.

C'est ainsi qu'elle passa la nuit, recroquevillée dans le fossé, ignorant les fourmis rouges qui lui grignotaient la peau du dos. Au petit jour, elle reconnut la voix de son paon, chantant pour claironner sa joie du matin ; après avoir longtemps rêvé de cuisiner ce détestable oiseau qui la réveillait trop tôt, elle se trouva heureuse comme une enfant et bondit pour le prendre dans ses bras. Une partie de sa queue avait fondu sur les escarbilles, dégageant son croupion gras et pointu à la manière des chapons plumés prêts à rôtir. Mais cette apparence miteuse lui rendait l'oiseau brusquement aimable. Elle le pressa contre son sein, puis elle entreprit de lui confectionner, avec le ruban de son bonnet, une sorte de collier ainsi qu'une laisse. Le paon ne se débattit pas, pas mécontent d'être relié à sa maîtresse.

— Te voilà vêtu comme une poufiote ! lui déclara-t-elle.

Avec ton aigrette sur la tête et ta boiterie, on dirait la putain du Barry. Désormais, tu seras mon P'tit-Bécu¹.

Pâqueline se débarbouilla dans un abreuvoir taillé dans le granit, et constata qu'un blaireau lui avait escamoté un soulier, preuve qu'elle s'était assoupie durant la nuit. Puis, écartant une mèche de cheveux mouillés qui lui barrait la vue, elle observa l'horizon hérissé de toitures. Sans amis ni connaissances à qui demander asile ou une aide, elle se résigna à l'évidence : rejoindre l'appartement de son fils était sa seule solution.

Claudiquant sur le pavé avec sa volaille, elle traversa les placettes de Saint-Madé dans l'indifférence générale. Presque dix ans après les violences de la Révolution, le spectacle de cette femme couverte de cendres, traînant un animal aussi mal en point qu'elle, n'avait de quoi étonner personne.

Parvenue dans l'enceinte de Paris deux heures plus tard, elle contempla le grand terrain vague que l'on avait pompeusement baptisé place du Trône-Renversé. Son oiseau tira un peu sur son ruban, picora quelques graminées sèches et lâcha des fientes blanchâtres. Ils se reposèrent à l'ombre des arbres, près du pavillon de droite, où l'odeur des guillotins semblait encore flotter entre les pavés ; trente décapités par jour avaient

1. Jeanne Bécu est le nom de naissance d'une maîtresse de Louis XV, mieux connue sous le nom de Mme la comtesse du Barry.

forcément laissé un relent dans la terre, une odeur de salami gâté taquinant le nez des passants.

— Et toi, tu te souviens de mon fils, le Victordu ? demanda-t-elle au paon qui s'était couché à la manière d'une oie sur ses œufs. Un ramolli du bulbe que le ciel a hissé au sommet de la fortune et de la respectabilité. Mais non ! Il a fallu qu'il s'entiche d'une prostituée, et qu'il mignote son cadavre au prétexte de la pleurer, alors qu'elle venait de se faire tracter. Il faut être complètement marteau, non ? Évidemment, il y a tout perdu : son commerce d'embaumement, son honorabilité, l'amitié des fossoyeurs et des médecins. Je pensais qu'il serait guillotiné. J'aurais pleuré un bon coup, histoire de ne pas me faire insulter, mais il est toujours vivant. Ah ! La société se débarrasse de la vermine, des rats et des poux, mais pas des criminels dans son genre. Ce crétin est nourri et logé dans une prison qui pue l'urine et le moisi, mais il a un toit sur la tête et des camarades ; j'espère qu'il ne se plaint pas, car il est déjà mieux loti que nous deux. Allez, viens, on repart...

Occupés à disposer leurs marchandises, les commerçants ne prêtaient aucune attention à Pâqueline, ni à son compagnon de voyage. De minces fagots de cannelle, des sacs remplis de café et de poivre, des fioles de vin rivalisant de couleurs et de senteurs puissantes qui tourmentaient l'estomac vide de Pâqueline. Quelques pas plus loin, elle considéra le spectacle des animaux que l'on abattait devant les échoppes de viande. Les bras nus et le tablier couvert de salissures séchées, de gros hommes rougeauds et brusques saignaient à vif

des bœufs à la porte de leur commerce. Le gémissement des bêtes apitoyait peu Pâqueline, pas plus que les voisins, habitués à maculer leurs souliers dans la rigole rouge ruisselant au milieu de l'allée et à endurer l'odeur cadavéreuse de son périmètre. D'ailleurs elle n'aurait pas détesté que se déclare une bagarre : ces bouchers aux manières violentes ne reculaient jamais devant une empoignade d'ivrognes, leur permettant de jouer du bâton et du poing. Et, grand bien leur fasse, la police les punissait plus sévèrement que les autres gens de négoce, manière de blâmer leur cruauté naturelle.

Elle quitta le quartier des bouchers pour celui des forgerons et des tanneurs, bruit étouffé du maillet sur la feuille de plomb, crissement de la lime ébarbant les échardes de métal devant le creuset assis sur son lit de braises rouges, ordonnancement des lambeaux de peaux étendus à sécher, raides comme des serviettes en carton.

Fatiguée, elle s'assit sur une borne, tenant toujours le volatile au bout de sa laisse. Des garnements traversèrent la rue en courant, crachèrent dans les bacs de trempage des peausseries devant le poing menaçant des artisans.

— Sales vauriens ! hurla un mégissier. Si je vous revois par ici, je vous tanne la peau du cul !

Enfin, après s'être ménagé de nombreuses haltes pour soulager son pied nu écorché par les cailloux, Pâqueline franchit la rue du Gros-Chenet avec son plumeau. La pauvre bête ne pouvait plus mettre une griffe devant l'autre.

– Combien pour ton poulet bleu ? demanda un cabaretier.

Elle réfléchit un moment. Le regard de l'aubergiste en disait long sur le profit qu'il espérait tirer de son animal. P'tit-Bécu secouait son aigrette en tous sens, comme inquiet d'être le sujet d'un marchandage. Elle se baissa pour le prendre dans ses bras.

– Il n'est pas à vendre, dit-elle en resserrant son étreinte, comprimant un peu le ventre de la bête.

– Arrête de brandiller. Je t'en donne trois pièces, et c'est bien payé.

– Hé ! Je pourrais m'offrir un sac de haricots avec cet argent, mais je me retrouverais seule.

– Bah, tu viendras me voir, répondit l'homme avec un sourire dégageant ses chicots bruns. Je te picorerai le flageolet, moi !

– Non mais ! Pour qui m'prenez-vous ?

Le cabaretier agita ses mains.

– Allez, va-t'en, la gueuse ! Tu pues la crème de gourde.

III

Pâqueline reprit sa trotte, l'esprit occupé par son malheur dont son fils était le visage qu'elle ne pouvait s'empêcher de haïr. En ce moment même, elle aurait souhaité l'égorger de ses propres mains, lui, le responsable de ses récents tourments. Toutefois, l'urgence était plutôt de se mettre à l'abri des intempéries. Et c'est peut-être la disgrâce du prisonnier, privé de tous ses biens, qui procurerait à sa mère le gîte et le couvert dont elle avait désespérément besoin.

Les embaumements que Victor pratiquait jadis, ainsi que son petit trafic d'organes, lui avaient permis de se constituer un joli bas de laine. Mais c'étaient les momies des cœurs des rois de France qui lui avaient rapporté une véritable fortune. MM. Drölling et Pau de Saint-Martin artistes peintres, lui avaient acheté ces cœurs royaux momifiés, sachant pourtant qu'ils avaient été dérobés en 1793 dans la crypte de Saint-Denis. Sans honte, ils les avaient coupés en fines rondelles, les avaient réduits en poudre, puis tartinés sur leurs œuvres. Friands du jus de ces reliques qui offrait à leurs

peintures un glacis brun, semblable à un caramel trop cuit¹.

Devenu ainsi assez riche pour s'offrir un logement au plafond mouluré d'arabesques dorées, Victor Renard s'était installé au deuxième étage d'un immeuble bourgeois, rue des Blancs-Manteaux, où il avait résidé jusqu'au moment de son arrestation.

Deux ans plus tôt, Pâqueline l'avait brusquement mis à la porte de la maison familiale en lui jetant son sac à la tête et fouettant sa traînée à coups de badine. Les jeunes gens s'étaient enfuis, elle s'était entêtée à ne plus les voir, régulièrement exaspérée par les nouvelles que le quartier lui rapportait sur la prospérité grandissante de son abruti de fils, et sur les dépenses en colifichets de sa poufiote. Ah ! Elle avait eu bien tort de ne pas profiter pour elle-même de cette bonne fortune ! Il n'était peut-être pas trop tard. Au moins pourrait-elle trouver chez lui un refuge provisoire...

Mais elle ignorait si l'appartement de Victor était maintenant occupé par de nouveaux habitants. Elle en doutait, car le procès n'avait pas statué sur les biens de son fils. Elle-même n'y était entrée qu'une seule fois, au temps de sa splendeur ; assez pour qu'il la surprenne en lui confiant l'excellente cachette qu'il avait trouvée

1. L'histoire des cœurs momifiés de la couronne de France, dont on retrouve le « jus » sur des peintures exposées dans nos musées nationaux, est le sujet d'un roman de la même auteure, intitulé : *L'Embaumeur, ou l'odieuse confession de Victor Renard* (éd. de La Martinière, 2017 ; éd. Points, 2018). Cet ouvrage a reçu le Prix du Roman Saint-Maur en Poche, ainsi que le Prix Passeurs d'encre de la ville de Bayeux.

pour sa clef : une profonde fissure ouverte dans le linteau de sa porte.

Dressée sur la pointe des pieds, Pâqueline enfonça ses doigts dans la fissure et tâtonna. Le trousseau de clefs était bien enfoui dans la brèche. « Un âne habillé de velours est toujours un âne », songea-t-elle.

Le temps et la solitude n'avaient guère adouci la nature de Pâqueline. Elle ne le souhaitait pas d'ailleurs, nullement fatiguée de pestouiller contre la terre entière ; les curés en première place sur la liste, tous des profiteurs, puis les notaires, sans raison particulière sinon qu'ils l'impressionnaient. Les jeunes femmes aussi, qu'elle soupçonnait toutes d'être des caillettes¹, les vieilles dévotes, toujours prêtes à dénoncer leur entourage. Elle détestait les pauvres qui puent le chien mouillé, grimaçait devant la bouche poisseuse des enfants qu'on oblige à dire bonjour ; la courtoisie des pâtisseries lui inspirait la plus grande méfiance, la rugosité des boulangers cachait forcément une escroquerie : des charançons dans la farine ou de la sciure de bois dans les miches.

Introduisant la clef dans la serrure de l'appartement de son fils, puis écoutant gémir les huisseries, elle sentit son cœur battre à lui traverser la poitrine. Si on la surprenait à entrer, on pourrait la prendre pour une voleuse. Un comble ! La jetterait-on en prison, elle aussi ? Soudain, P'tit-Bécu hurla « léon ! léon ! » et secoua son toupet. Pâqueline lui écrasa le bec du poing, claquant aussitôt la porte derrière eux. Le dos

1. Femmes de petite vertu.

plaqué contre la cloison, elle guetta l'arrivée d'un voisin curieux tout en maintenant son paon qui se débattait furieusement. Par chance, nul ne s'inquiéta de ce raffut.

Elle posa P'tit-Bécu sur le parquet de l'entrée, et reprit son souffle, redécouvrant soudain le décor et le mobilier de Victor ; ils valaient bien ceux d'un palais de ministre. L'éclat de l'or sur les pieds d'une console, la brillance des meubles en marqueterie et la soierie des bergères, dès le large vestibule, lui éclatèrent au visage comme un éclair de ciel orageux.

— Quel petit fumier ! Dire que j'ai brûlé mes chaises pour cuire ma soupe pendant que cette crapule se vautrait dans les fanfreluches...

Ses jambes se dérochèrent, son échine glissa le long du mur, ses nerfs l'abandonnèrent. Accroupie sous un lustre à pampilles poussiéreuses, elle versa des larmes de petite fille abandonnée, la poitrine secouée de violents sanglots.

— Seigneur Jésus, vous avez rappelé ma mère au ciel, sans me donner ni frère ni sœur vers qui me tourner. Johann, mon mari, est mort depuis dix ans. Mon fils est un déréglé qui pourrit en prison, et je n'ai aucun petit-fils à dorloter. Il ne me reste que cet oiseau auquel manque la moitié du croupion. Et demain, quel sale coup allez-vous m'envoyer sur la capote ?

« Sainte Marie mère de Dieu, le curé m'a conseillé de m'en remettre à vous : je ne suis pas une sainte, moi. Et les femmes de ma paroisse ont été les pires saloperies de la terre. Et maintenant, ces richesses-là,

devant mes yeux ?! Moi qui suis si misérable et seule au monde !

Après un long moment, elle se secoua et s'arrêta au seuil d'une enfilade de somptueux salons. Des miroirs surmontant les cheminées renvoyaient le reflet des autres foyers de marbre blanc, dont les tablettes ornées de statuettes et de pendules de porcelaine luisaient au soleil de dix heures ; sur les murs opposés, elle distinguait des cabinets aux vitres biseautées, surchargés de bibelots maniérés. Dès le premier salon, aux murs un ensemble de peintures représentant des scènes galantes, encadrées de nacre et d'or, invitaient les hôtes à la rêverie dans un sofa dos-à-dos.

— Voyez-vous ça ! s'exclama-t-elle, découvrant la figure de son fils représentée sur l'une des œuvres. Ce jarnipute s'est même fait peindre le portrait en habit de courtisan.

Au fond du troisième salon, poussant une porte à deux battants, Pâqueline découvrit la chambre à coucher de Victor. Un lit à la polonaise trônait au centre de la pièce. Une indienne de coton bleu azur, qu'un dais retenait au plafond, retombait aux quatre coins du lit en drapés généreux et frangés. Des bouquets de plumes d'autruche couronnaient les piliers recouverts d'une feuille d'or usée par endroits.

— Oh, le gredin ! La moitié de ces tissus m'aurait habillée pour l'année...

Elle se laissa tomber sur la courtepointe gonflée de duvet et contempla le ciel de lit au-dessus de sa tête.

De petits personnages coquins se contaient fleurette au bord d'une fontaine, à l'abri d'un épais feuillage printanier. Au loin, la ruine d'un sanctuaire dévoré par les racines ajoutait à la scène un cachet enchanteur.

– Je t'en foutrais, moi, des temples et des vierges le cul dans l'eau.

Certes, elle avait eu un aperçu des lieux l'unique fois où elle s'était invitée chez son fils, sur le prétexte de se réconcilier avec lui, lors de la fête que sa bien-aimée avait organisée à grands frais pour épater son monde. Toute à sa rage et au spectacle éhonté qu'elle leur avait offert pour humilier Victor devant ses invités, Pâqueline n'avait pas mesuré la délicatesse et la profusion des décors dont il s'était entouré.

Tarabiscotée par ses erreurs et par le cafard que lui inspirait son destin, Pâqueline finit par sombrer dans le sommeil. Et, après deux heures d'une sieste agitée, le ventre noué de hargne et le pied droit enflammé d'écorchures, elle se dressa sur ses coudes, illuminée d'une révélation.

– Jésus, Marie, Joseph, merci ! Vous avez habité mon rêve pour me souffler un projet gigantesque ! Je m'en vais suivre vos épouvantables conseils, puisque le curé prétend qu'il n'en existe pas de meilleurs. Victor colporte que je suis une mère contre nature ? Eh bien, je vais tout lui jeter à la figure, y compris ce qui ne le concerne pas, et surtout ce qu'il n'a pas envie de savoir ! Tout lui raconter jusqu'à plus soif, jusqu'au secret de sa naissance. Donnez-m'en simplement la force. Amen. Et tiens, pendant que j'y pense,

guidez-moi pour trouver de quoi écrire dans tout ce luxe répugnant.

Elle se leva pour ouvrir en hâte les tiroirs d'un secrétaire de bois précieux, inspecta les boîtes et les étuis, enfonça ses doigts dans les poteries chinoises, retourna les piles de draps et jeta rageusement à terre des liasses de papiers. Rien n'apaisa sa curiosité ni son courroux, à l'exception d'un encrier bien rempli.

– P'tit-Bécu, viens voir Maman !

D'un geste brusque, elle arracha une plume de vol à l'oiseau ; le tapis aux points de la Savonnerie absorba les gouttes de sang qui perlèrent de son aile. Le volatile s'échappa dans un cri pointu et se terra sous un guéridon.

– N'en rajoute pas, lui lança-t-elle.

Elle avait trouvé son motif d'inspiration :

– Je vais déshabiller les murs de cet appartement pour les couvrir de mes écrits. Des secrets qui m'ont gangrené la vie, et que j'ai si longtemps gardés.

Chambre des bains

Je suis née Pâqueline Sénéchal, et je mourrai veuve de ton père, Johann Renard.

Depuis ma naissance, en 1762, je n'ai jamais vécu seule. J'ai grandi dans une habitation où régnait une forte agitation, un peu à la manière d'une ruche qui ne dort jamais. Qu'il pleuve ou neige, un employé maussade allumait chaque soir une lanterne au-dessus de l'entrée ; sa lueur jaune frappait le mince rideau de toile de mon alcôve. Les soirs d'été, ma lucarne ouverte aspirait les fumées de cet éclairage à la graisse de tripes et le bruit des promeneurs ivres titubant sur le pavé me terrifiait. Je pleurais souvent, et il n'était pas rare qu'une employée de la maison me cajole pour me faire taire. À l'inverse, on fermait mon fenestron les nuits d'hiver, afin de me protéger des vents coulis ; les vapeurs de mes suffocations formaient une buée sale qui dégoulinait sur les carreaux. Les murs suintaient, on aurait juré qu'ils pleuraient avec moi. Une guirlande de lichen poussait sur les barreaux de mon lit, orienté vers le nord. On me répétait que je ne devais

pas me lamenter : j'avais la chance d'avoir ma chambre, un véritable luxe pour une enfant de ma condition. Mais de quelle condition parlait-on ?

Ma mère était pensionnaire d'une maison discrète, réservée aux messieurs friands de chatouilles. Un bordel, comme disent les gens ordinaires. Les amateurs de bizarreries charnelles s'échangeaient en secret l'adresse de cet établissement, dont la police connaissait toutes les filles. Il se disait que Paris comptait environ trente mille prostituées. Sans compter les dames pensionnaires de certains couvents, qui marchandaient leur pureté bourgeoise. Sur ces dernières délicatesses que j'étais capable de répéter, en réalité je n'entendais rien.

Ma présence au milieu des femmes de petite vertu ne fut jamais blâmée par les gens d'armes. Un commissaire nous visitait chaque quinzaine, plutôt par curiosité vicieuse que par intérêt public.

– Tâchez de ne pas en faire une putain, conseillait-il en me pinçant le menton.

– Elle sait déjà lire et écrire, rétorquait la patronne. Et elle étudie bien son catéchisme.

– Oui, bah, on ne compte plus les mères abbesses qui font le même commerce que vous...

J'aimais assez les autres filles de la maison pour les considérer comme mes tantes. Je me souviens de Tata Margot, dont la poitrine ballottait lorsqu'elle riait, de Tata Manon, aux traits si juvéniles qu'elle se faisait passer pour une mineure. Tata Maya, toujours drapée dans une sorte de toge de mousseline, et Tata Prunelle, aux dessous de bras fort poilus. Manon la Rouge portait une chevelure couleur de feu lui tombant jusqu'aux

mollets, dont elle tirait une grande fierté. Le soir, j'avais pour mission de broser ses longues mèches et l'on m'envoyait aussi parfois la détacher de son lit, aux barreaux duquel ses clients l'avaient ligotée en nouant ses cheveux.

Je ne possédais que deux robes, taillées dans une pièce de tiretaine couleur de terre, qui me grattaient le dos et les bras à m'en arracher la peau. Mes pieds chaussés de petits souliers de peau racornie et ma courte frange rangée dans un bonnet à volants achevaient ma vêtue de fillette, ni misérable ni fortunée. Tu auras du mal à l'imaginer, mais j'étais blonde, dotée d'un petit nez retroussé et d'une bouche garnie de dents blanches et bien rangées ; on me disait charmante.

Mes tantes, notre « protectrice » et moi soupions tôt, d'une tranche de pain et d'une bouillie brûlante que nous sirotions bruyamment avant la venue des clients noctambules. Certains, dans la gêne, arrivaient à pied dès la tombée du jour ; ils s'offraient la compagnie d'une de mes tantes pour deux heures. Les plus aisés se faisaient déposer par une chaise vinaigrette¹, dont les roues en bois cerclées de métal crissaient sur le pavé. Quelques vieux coquets se déplaçaient encore en chaise à porteurs, mais ils étaient peu nombreux car deux valets étaient nécessaires au lieu d'un seul. Ces messieurs s'asseyaient sur les sofas du grand salon, avalaient le café que leur servait une servante en tablier blanc et corsage fermé jusqu'au menton. Ceux qui

1. Modeste chaise roulante équipée de ressorts. On l'appelle aussi brouette.

réclamaient du vin de Champagne payaient une bouteille entière ; ils la buvaient en observant le défilé de demoiselles, plissant les paupières à la vue d'un détail qui les échauffait. Dissimulée derrière un rideau de toile épaisse, j'avais le droit d'observer l'étrange ballet de mes tantes dévêtues : une colonie de mites avait réalisé trois petits trous à ma hauteur. Mes tantes ne s'offraient pas directement au client ; elles s'exposaient en un spectacle imitant la vie quotidienne, donnant ainsi aux messieurs l'illusion d'une rencontre fortuite : la broderie, les jeux de cartes, la lecture et le chant les rendaient plus attirantes qu'une parade libertine. Cette joyeuse institution était le contraire des autres vulgaires bordels du Palais-Royal, et c'est à cette adresse que je dois mes souvenirs d'enfance. Le pire de tous autant que les plus doux.

Ma mère était assez astucieuse pour toujours se promener avec un recueil des vers de Corneille, dont elle vendait un feuillet ou deux aux personnes pressées. Tu te demandes de quoi je parle, Victor. Ainsi que j'ai dû retenir mes ordures sur le chemin menant à ton appartement, le Paris de ma jeunesse proposait peu de recoins pour se soulager ; les petites filles de mon âge lâchaient les eaux contre une borne, tandis que nos mères, écartant leurs jupes comme des feuilles de paravent, protégeaient nos fesses des regards malhonnêtes. Il était interdit de faire, mais les seuls lieux autorisés étaient payants : deux sols pour une flaque. Bien souvent, un écriteau promettait une « punition corporelle » à l'encontre de celles et ceux dont la

tripe menaçait de débâcle. Aussi, une femme ou un homme adulte bravant l'interdiction dans un renfoncement attirait aussitôt dix autres chieurs, eux-mêmes attirant la colère des policiers. En hâte, les dérangés du boyau quémandaient une page de papier arrachée d'un livre ou la moitié d'une lettre pour s'essuyer l'arrière et partir en courant avant d'être pris sur le fait. En quoi t'importent ces considérations, mon fils ? C'est que, lorsque c'était mon tour, je lisais ces pages de poésie fournies par ma mère, enrichies plus tard par des œuvres de théâtre dont elle ne savait rien elle-même. Mais j'ai fini, moi, par les connaître par cœur. C'est ainsi qu'est né mon désir d'embrasser une carrière de comédienne, que ta naissance a foutue par terre.

Durant ton procès, je me souviens t'avoir entendu railler mes prétentions et douter de mon talent, aussi trouveras-tu encore plus ridicule et divertissante ma vocation survenue le fesson à l'air.

Tu liras la suite de mon histoire, si elle a de quoi te distraire et si on t'a libéré (ce qui me semblerait injuste), dans ton charmant petit boudoir. Un peu métamorphosé par mes bons soins.

IV

Le menton appuyé au creux de sa main telle une demoiselle rêveuse, Pâqueline se réjouissait à l'idée de scandaliser son fils ; nul ne savait à quelle peine exactement il serait condamné. S'il sortait un jour de prison, en retrouvant son appartement couvert d'inscriptions, il aurait de quoi se divertir.

— Et il cesserait de me présenter comme une renifle coulée sur sa chemise.

Deux ans avant son emprisonnement, Victor avait commencé à montrer les premiers signes de son aisance pécuniaire ; mais, persuadée qu'une vêtue impeccable compensait mal le banal de son caractère, sa mère le comparait à un client de putain. Du temps où ils vivaient encore sous le même toit, elle fouillait chaque soir les poches de son fils, manière de moquer ses ambitions d'élégance jusque dans les détails : elle y avait découvert des clous rouillés, qu'il ramassait derrière les travailleurs des quais, ainsi que sa tabatière écoeurante et des billets de spectacles de foire. « Tu peux te dandiner dans le satin, Victordu, mais un gueux enrubanné reste un gueux »,

s'était-elle amusée à lui lancer, ravie de croire qu'il ne pourrait s'extraire de sa condition. Plus tard, la transformation réussie de Victor l'avait violemment déçue et humiliée, comme s'il trahissait son milieu de naissance.

Aujourd'hui, il lui fallait songer à nourrir P'tit-Bécu et chercher de quoi se chauffer avant d'affronter le frisque des rues de Paris. En attendant, ses pieds bouffis par son périple trouvèrent à se couler dans les larges souliers à bouts carrés de Victor, dont il ne semblait pas avoir fait grand usage. Elle pensa que l'on se gausserait sur son passage, mais cela la changerait des portes claquées à son nez et des grimaces que lui réservait son ancien voisinage. Les moqueries lui seraient moins cruelles que l'indifférence : Pâqueline savait répondre aux méchantes paroles, mais le dédain affiché lui coupait la chique et la rendait insomniaque. « Victordu avait certainement une domestique chargée des basses besognes, se dit-elle. M'étonnerait qu'il aille chercher lui-même de l'eau à la fontaine des Guillemites. »

Elle s'y rendit à pied, vêtue d'un habit dégagé entièrement emprunté à son fils : un vêtement masculin en laine marron orné de gros boutons de verre, et les souliers à boucles, bien trop larges. Transportant péniblement ses brocs remplis d'eau à ras bord... Miracle ! Le mont-de-piété était installé au numéro 16 de la rue. L'établissement de prêts sur gages, fermé depuis quelques mois, semblait avoir rouvert ses portes.

Elle y entra avec prudence, après avoir calé ses deux brocs contre le portail. Un vieux coquet négociait au guichet le dépôt d'une montre oignon en laiton ciselé.

Se retournant, il la croisa sans la voir, l'air satisfait, comptant l'argent qu'il avait reçu. Encouragée, elle se décida à s'approcher du comptoir.

– Déposez votre objet sur le plateau, ordonna l'employé.

– Je viens pour des renseignements, dit-elle en essuyant ses mains sur la veste de son fils.

– De quel ordre ? demanda l'homme sans lever les yeux de son registre.

– Je voudrais connaître les conditions de la maison. Il retira son lorgnon.

– Alors... il y a ici sept magasiniers chargés de trier la marchandise. Ensuite, nous avons quatre-vingt-huit commis et nous sommes quatre-vingt-deux gagistes spécialisés pour estimer la valeur de votre bien.

– C'est quoi, votre spécialité à vous ?

Il tapota son bureau en signe d'impatience.

– Les bijoux et les montres, les cartels et les pendules. Veuillez déposer vos babioles ici, sur le plateau. Il y a du monde qui attend derrière vous.

– Et si je reviens tout à l'heure, vous proposer un squelette de tortue ?

– Vous irez au guichet 9, dit-il froidement.

– Et si j'ai à la fois des châles en indienne et des livres de sciences ?

Il rangea sa gomme et replia son chiffon à lustrer.

– À l'entrée, vous êtes passée devant la liste des objets que nous acceptons. Veuillez la consulter, retenir le numéro du bureau et faites la queue devant celui qui vous correspond.

– Pour chaque type d'objet différent ?

– Oui madame. On ne dépose pas un bénitier au guichet des perruques. Et si vous ne savez pas lire, les objets négociables sont dessinés.

Avec quinze ans de moins, Pâqueline lui aurait sauté au cou pour l’embrasser. Elle tourna les talons, prise d’une inspiration lumineuse, et traversa le vestibule comme un automate, jusqu’à la haute porte.

La disparition de ses deux brocs d’eau potable l’arracha à cette euphorie. Paris était définitivement un repaire de malfaiteurs. Elle devait donc retourner à l’appartement quérir un flacon vide, afin de se rendre une seconde fois à la fontaine. Mais, arrivée à bon port, elle se ravisa, renonçant à une nouvelle course pour avaler de bon cœur une des fioles d’eau de Cologne de Victor. Son arrière-goût de lavande lui parut assez odieux, mais la cannelle compensait la désagréable impression de mâcher du savon, et elle se nettoya l’haleine en suçotant un clou de girofle.

Enfin, elle se jeta sur le lit de Victor, où le paon s’était constitué une sorte de nid douillet, au milieu des coussins à franges.

– Je viens de faire une découverte fort intéressante, lui dit-elle en caressant distraitemment son plumage. Dès demain, tu pourras picorer de la brioche, comme disait l’Autrichienne¹ !

1. Référence à la phrase que Marie-Antoinette aurait prononcée, en apprenant que les pauvres n’avaient plus de pain : « Eh bien, qu’ils mangent de la brioche ! » Nous savons maintenant qu’elle n’a jamais dit ces mots, cette légende faisant partie d’une campagne de dénigrement organisée par ses ennemis pour démontrer la désinvolture et la cruauté de la reine.

Petit boudoir

Ma maman était très différente des autres filles ; je dirais qu'elle était un être unique. Elle n'avait pas l'autorisation de manger à notre table, car les clients tentaient souvent de l'apercevoir sans rien payer. Un simple coup d'œil, sans la toucher ni l'approcher, coûtait douze francs. Pour souper en tête à tête avec elle, il fallait dépenser un écu. Enfin, pour un souper-coucher, deux écus étaient payables d'avance. L'homme curieux et débauché vidait sa poche dans une sébile et s'asseyait sur le sofa capitonné de deux coussins. Une étroite table roulante était alors amenée devant lui, recouverte d'une nappe juponnée où l'on avait disposé un couvert pour deux personnes. Argenterie anglaise, plats de porcelaine et vin de Tokay offraient au visiteur un semblant d'apparat, lui permettant d'oublier un moment qu'il fréquentait une maison de putains. Enfin, le rideau se levait lentement sur ma mère...

D'abord ses pieds, blancs et fins, chaussés de mules à talons courts. Puis, ses chevilles, gainées de bas bleu

ciel, annonçaient l'approche de ses mollets ronds. Le rideau s'immobilisait un instant ; le client piquait distraitemment une bouchée de cygne rôti au miel et mâchait de façon mécanique. L'étoffe reprenait sa lente ascension : les doigts agrippés aux accoudoirs dorés de son fauteuil de théâtre, ma mère croisait et décroisait ses genoux, faisant crisser les galons noués retenant ses bas. Bien souvent, une sorte de grommellement retentissait dans le petit salon : le monsieur s'impatientait.

On ne jouait pas longtemps avec les nerfs d'un riche amateur. Le rideau montait jusqu'à la poitrine de Maman ; revêtue d'une longue chemise transparente, elle suffoquait dans un corset lacé, accentuant ainsi le rebondi de ses seins qui semblaient dresser leurs mame-lons vers l'inconnu. Les mains croisées sur sa toison à la façon des ailes d'un oiseau, la respiration courte, elle se présentait sans que personne ne pût l'identifier, les franges dorées du rideau s'étant arrêtées au-dessous de ses épaules. Le dernier client dont je me souviens s'était tamponné la commissure des lèvres et avait applaudi en découvrant la marchandise.

— Quel est son nom ? avait-il demandé, sans quitter le spectacle du regard.

— Aphrodite, avait répondu la maquerelle.

— Aphrodite ? Quelle douceur pour évoquer un corsage si bien garni, avait dit l'homme en se débar-rassant des coussins qui lui calaient le dos. J'en veux davantage ! De grâce, faites hisser la bâche jusqu'au plafond !

— Pour sûr ?

— Et comment ! avait assuré le client. Mon ami de Villeneuve m'a suffisamment vanté le transport que nulle autre fille ne lui avait jamais procuré.

D'un simple geste de la main, on indiquait au client la sébile, dans laquelle il déposait une pièce supplémentaire. Après quoi, la machinerie relevant le tissu rompait le silence ; le crissement du rouage manquait de graisse. Enfin, ouvrant les cuisses, Aphrodite, se livrait au regard fasciné de l'homme, dont la lèvre inférieure laissait perler un filet de bave : ma mère possédait un bas-ventre d'homme ainsi que celui d'une femme. Tu as bien lu, Victor. Ta grand-mère avait cette particularité d'être double : fille et garçon à la fois. Un monstre pour certains, un chef-d'œuvre de la nature pour d'autres.

— Bouc et Bique ! criait parfois la patronne, pour l'appeler au salon.

De ce ventre insolite, la maison tirait ses plus gros revenus. Ainsi Aphrodite était-elle seule à posséder une chambre particulière, tandis que mes tantes se reposaient dans un dortoir dont elles se disputaient chaque recoin vacant. La pièce de ma mère était drapée de mousselines retenues par de lourds cordons frangés ; un bureau plat de forme arbalète s'ouvrait par trois tiroirs ornés de poignées de bronze ciselé. Ses quatre pieds galbés terminés par des sabots dorés me rappelaient les pattes tordues des petits chiens de compagnie. Le mobilier de palissandre et de sycomore donnait à la pièce une allure de boudoir précieux que le visiteur pénétrait sur la pointe des pieds, se réjouissant de ces

simagrées de malfaiteur. Tout était agencé pour masquer la mission du lieu, dont l'accès m'était évidemment interdit, quels que fussent l'heure ou le prétexte. Naturellement, je n'ai jamais respecté cette consigne, profitant de toutes les occasions pour plonger mes doigts dans les coffrets remplis d'étoffes soyeuses et de brimborions.

Sitôt ses clients partis, Aphrodite amusait son monde par de savoureux commentaires.

– Ah, ce vieux baron ! soupira-t-elle un soir. Son haleine est si dégoûtante que je ne veux plus jamais l'avoir en face.

La patronne, que nous devons appeler Bonne-Maman, telle une noble grand-mère, se redressa derrière son meuble de comptoir.

– Tu feras la bête à deux dos tant que le baron réclamera tes services ! Jusqu'à preuve du contraire, c'est le client qui choisit, et non pas mes filles.

– Mais il empeste si fort, avait contesté ma mère, que je pourrais m'évanouir...

– Eh bien, peut-être apprécierait-il. Sinon, fais-lui voir la lune.

Ce conseil m'avait convaincue que ma mère repoussait ses voilages de mousseline et ouvrait sa fenêtre, afin d'inviter son client à regarder les étoiles dans le ciel.

Mais une autre fois, elle était sortie de sa chambre remuée d'une froide colère.

– Pouah ! Le maréchal s'est jeté sur le lit et m'a demandé ce que je faisais. « Je me lave les dents », ai-je répondu, cachée derrière mon paravent. « Eh tiens,

lave donc aussi les miennes ! » a crié ce grossier, au moment où j'ai découvert son dentier posé près de mon broc. Je ne veux plus de ce client !

– Tu as de la chance, se plaignit Manon la Rouge, car le mien avait l'écume aux lèvres. Il moussait comme un cheval de poste. C'est écœurant !

– Mon dernier à moi, renchérit Maya, a refusé d'ôter ses bottes et m'a terminée à coups de badine. Alors, de quoi te plains-tu...

Notre mère logeuse souleva une paupière pour lorgner ma mère.

– Que deviendrais-tu sans moi, avec ta bizarrerie ?

Tout le monde le savait. Aphrodite était l'attraction de l'établissement, la seule à déplacer suffisamment de curieux et d'habités pour entretenir la maison tout entière. Maman haussa les épaules, et mes tantes se renversèrent de rire sur le sofa.

– Pourquoi Maman se laisse-t-elle gronder sans répliquer ? ai-je interrogé Manon la Rouge en démêlant sa chevelure rouquine.

– À ton avis ?

– Je ne sais pas, ai-je répondu en secouant mes boucles blondes. Parce que Maman est bouc et bique, peut-être...

Elle s'était accroupie devant moi.

– Tu sais ce que cela signifie ?

– Non.

– Eh bien, imagine une créature qui aurait à la fois une tête d'ours, un corps d'écrevisse et une queue de vache. On l'appellerait comment ? Ourvisse ? Écrevache ?

Je reculai d'un pas, effrayée par cette vision.

– Eh bien, reprit-elle avec un petit sourire qui n'avait aucune bonté, ta maman est semblable : personne ne sait si c'est un homme ou une femme. Elle t'a mise au monde, mais on l'expulserait partout ailleurs, alors elle reste ici sans dire son fait à notre patronne. À moins que ce ne soit à cause de toi, puisque tu es nourrie et logée sans travailler...

Je cherchais comment échapper à l'emprise de ses mains qui me pinçaient les épaules, lorsque ma tante Margot m'arracha à cette étreinte douloureuse.

– Quelle saleté vas-tu lui mettre en tête ? s'exclama-t-elle, me serrant contre ses gros seins mous.

La méchanceté de Manon la Rouge ne m'était pas clairement apparue, tandis que je percevais la différence de ma mère. La tête penchée sur mes leçons à apprendre, je ressentais une grande fierté : j'étais la fille d'une catin dont le Tout-Paris en culotte se disputait les faveurs. Mon goût pour les travaux de couture et le dessin s'affirmait au contact de ces personnes raffinées, mais j'observais que leur vêtue ne changeait guère ; on variait les étoffes, la toilette demeurant la même : une chemise à manchettes, ornée d'un col de mousseline et d'un jabot de lingerie, que ces messieurs n'ôtaient jamais durant leur commerce avec Maman. Une veste, dont les parties intérieures étaient taillées en une fine doublure, agrémentée de gros boutons et de galons. La culotte, souvent croisée de biais par-dessus leurs avoirs les plus précieux et fragiles, se fermait par une boucle sous le genou.

Les fenêtres de la maison donnaient sur des galeries, dont une centaine de boutiques étaient réservées au commerce des plaisirs ; la nôtre était la plus courue de Paris, car elle disposait de larges ouvertures par lesquelles les passants pouvaient évaluer les filles. Chaque jour, un rassemblement de mauvaises personnes et de curieux se bousculait devant nos fenêtres, afin de se rincer l'œil aux ébats des clients ou à la nudité de mes tantes.

Un soir d'été, sans que personne n'eût jugé nécessaire de nous prévenir, la maquerelle, mes tantes et moi fûmes montées de force dans une voiture afin de subir un interrogatoire de police auquel je dus assister malgré mon jeune âge.

— Femme Laforest, on raconte que vous louez une chambre à quelques dames de qualité. Donnez-moi leurs noms.

— Si l'on cherche à m'emmerder, j'ai quelques clients bien placés qui sauront adoucir votre fureur de nettoyer le quartier, répondit notre patronne sans se démonter. Pourquoi ne pas interroger plutôt la mère Galoup, qui vérole la clientèle avec ses filles pleines de croûtes ? Je me fiche de savoir qui vient chez moi. Les femmes qui font ce commerce me donnent un tiers de leurs revenus avant de monter. L'autre tiers est versé à la femme qui les promène dans la galerie et accoste les passants. Voilà toute l'histoire !

Ce passage de courte durée au bureau du commissaire m'aura au moins appris une chose : les faiblesses des uns peuvent un jour se révéler utiles aux autres,

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2021. N° 144007 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE